

JOHAN FAERBER

**PROUST**



**À LA PLAGE**

**LA RECHERCHE DU TEMPS  
PERDU DANS UN TRANSAT**

DUNOD

Principe de collection, conception & illustration de la couverture :

Marie Sourd, Atelier AAAAA

Crédits typographiques : *Grotesque6* © Émilie Rigaud,

A is for (titraille) & *Carrara* © Hoftype (texte courant)

Illustrations de l'intérieur : Rachid Maraï



© Dunod, 2018

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

[www.dunod.com](http://www.dunod.com)

ISBN 978-2-100-77887-4

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## PROLOGUE



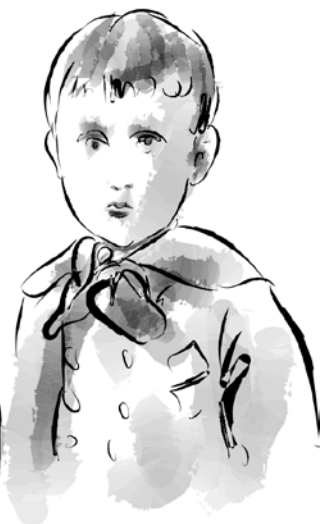
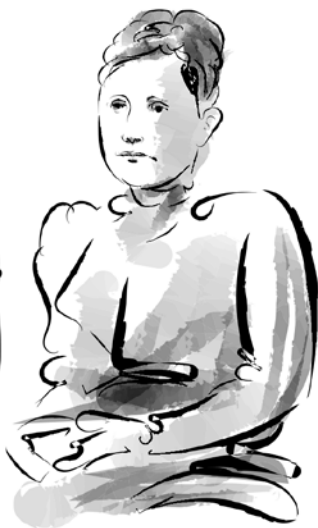
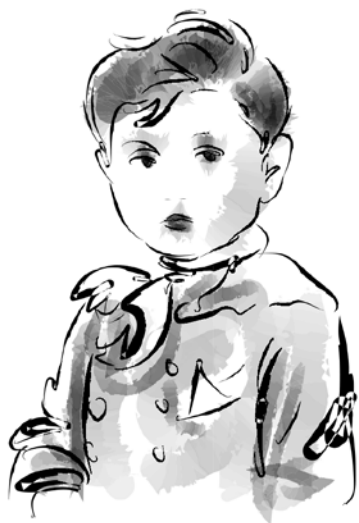
« Marcel Proust, c'était notre jeune homme<sup>1</sup> ! », tels sont les quelques tendres mots par lesquels Maurice Barrès s'est ému, le 22 novembre 1922, du décès de Proust. Disparu alors qu'il n'était âgé que d'à peine 51 ans, l'écrivain, retiré depuis de nombreuses années dans sa chambre capitonnée de liège, est mort exténué par l'œuvre d'une vie à laquelle il avait fini par tout sacrifier : *À la recherche du Temps perdu*. Sans doute ce grand asthmatique n'a-t-il ainsi vécu, nuit après nuit, que pour cette somme romanesque, composée de sept forts volumes, qu'il considérait, aux dires de Céleste sa gouvernante, comme « son dieu ».

Mais qui était véritablement Proust ? Pourquoi son grand roman peut-il être considéré à bon droit comme l'un des chefs-d'œuvre absolus de la littérature du xx<sup>e</sup> siècle ? Pourquoi en est-il venu à représenter un cas inouï et presque insensé dans l'histoire de la littérature, celui de la coïncidence parfaite de l'œuvre à la vie où la vie a pris la place du roman et le roman celle de la vie ?

Pourquoi cet homme qui, dans la première moitié de sa brève existence, a su être l'un des mondains les plus accomplis de Paris, s'est-il ainsi subitement retiré de toute vie sociale ? Comment s'est opérée cette singulière révolution intérieure, peut-être sans équivalent, qui a fait renoncer cet arbitre des élégances à son couvert mis, tous les soirs, au Ritz pour s'enfermer dans une retraite sans retour ? Pourquoi cet homme est-il devenu un véritable forçat de la littérature entièrement voué à la patiente édification de son œuvre ? Comment enfin, à la mort successive des ses parents puis des êtres qu'il a pu aimer, a-t-il décidé de muer son grand roman en un infini tombeau dédié à la mémoire de ses disparus les plus chers ?

Autant de questions auxquelles il s'agira de répondre ici en traversant, un à un, les épisodes clefs d'une existence devenue mythique et bientôt confondue avec un seul et unique désir : écrire. Car, d'une enfance déchirée par la maladie jusqu'à la vie de reclus du 102, boulevard Haussmann en passant par les fastueuses et dispendieuses soirées de la Belle Époque, Proust ne s'est pas uniquement nourri de sa vie pour faire œuvre. Il a su aussi bien transmuier son existence en un grand et puissant roman capable de montrer à chacun de ses lecteurs combien une vie ne vaut d'être vécue qu'à la mesure d'une écriture qui, à chaque instant, sait la recréer. La vraie vie, ne cessera de dire Proust jusqu'à sa mort, c'est la littérature car seule l'écriture sait être la vie véritablement et enfin pleinement vécue. C'est vers elle que le présent ouvrage, qu'il faut lire comme *un roman critique*, entend

se tourner pour rendre justice à l'existence de cet homme si singulier dont Walter Benjamin disait avec tant de justesse que « Tout dans cette vie n'est pas parfait, mais tout y est exemplaire<sup>2</sup> ».



## CHAPITRE I



# ILLIERS-COMBRAY UNE ENFANCE SOUS LE SIGNE DE LA MÈRE

*Proust est comme né dans son œuvre. Rien de ce qu'il a vécu ou surtout de ce qu'il ne parviendra pas à vivre pleinement n'échappera au récit d'À la recherche du Temps perdu, à commencer par son enfance. Lieu d'émergence de la conscience d'un individu, elle fournit le terreau privilégié de son écriture ainsi que le début du mythe même de Marcel Proust.*



### UNE NAISSANCE CONTRARIÉE

La légende proustienne s'ouvre avec la naissance de Proust. Marcel Proust vient au monde le lundi 10 juillet 1871, à Auteuil qui est alors un charmant village

en bordure de Paris récemment rattaché à la capitale. C'est en effet, au cœur de cette riche bourgade quelque peu campagne, connue à l'époque pour ses eaux minérales dites « Les Sources d'Auteuil », que Proust voit le jour, au 96 de la rue Fontaine, dans la vaste et luxueuse demeure de Louis Weil, son grand-oncle maternel, puissant homme d'affaires. Car les Proust ont préféré fuir Paris pour l'accouchement de leur premier né.

En effet, la capitale se remettait alors difficilement d'un double et terrible événement : celui, en premier lieu, du Siègne de Paris par les Prussiens en 1870 puis, plus récemment encore, du soulèvement de la Commune de Paris qui, de mars à mai 1871, affama chacune et chacun. Comme si, avant même de naître, Proust était déjà malade tant il était l'objet constant du discours de ses parents qui craignaient qu'en raison des privations successives de la guerre et des tourments révolutionnaires, la grossesse perturbée de la mère ne conduisît à la naissance d'un enfant de faible constitution. De telles craintes furent, on le verra, fondées tant la santé fragile de l'enfant Proust ira s'accroissant avec les années jusqu'à déterminer son rapport au monde : comme si, dès son premier souffle, l'homme Proust s'identifiait totalement et sans retour à la maladie qui ne le quittera pas.

Mais, pour l'heure, l'accouchement se déroule sous les meilleurs auspices tant le nouveau-né se porte parfaitement. Il faut dire aussi que la grossesse a été suivie de près par le père même de Proust, Adrien



Proust. Né en 1834, Adrien Proust est alors un éminent professeur de médecine, titulaire bientôt de la chaire d'hygiène de la faculté de Paris puisque l'homme, spécialisé dans le traitement des épidémies, contribua à éradiquer la peste dont le retour menaçait Paris pendant la guerre franco-prussienne. En effet, il fit installer tout autour de la ville un « cordon sanitaire » selon une expression qu'il forgea lui-même pour l'occasion et qui depuis connut une grande fortune. De tels succès médicaux autorisèrent ce fils de l'épicier du petit village d'Illiers en Eure-et-Loir, situé à une centaine de kilomètres de Paris, à une prestigieuse carrière. C'est notamment grâce à elle qu'il put épouser le lendemain de la défaite française à Sedan, le 3 septembre 1870, Jeanne Weil, une élégante jeune femme de la bonne société juive.

Née en 1849 à Paris, issue d'une famille venue d'Alsace et d'Allemagne, Jeanne est la fille de Nathé Weil, un directeur de bureau d'agents de change guidé par l'esprit éclairé et philosophe du siècle des Lumières. C'est pourquoi, contrairement aux jeunes femmes de son époque laissées dans l'ignorance et uniquement dévouées aux soins du foyer, elle reçoit une éducation très complète qui témoigne d'une culture classique certaine. Par sa mère, Adèle Weil, qui se montre déjà grande lectrice des *Mémoires* de Saint-Simon et des *Lettres* de Madame de Sévigné et qui fournira le modèle de la grand-mère dans *La Recherche*, Jeanne est initiée au latin, à l'anglais et à

l'allemand. Pianiste également douée, elle excelle surtout dans l'art de la conversation et dans les mots d'esprit.

Si, à la différence d'autres femmes d'alors comme madame Arman de Caillavet, elle ne tiendra jamais salon ni ne désirera briller dans le monde, son sens aigu de la repartie et du comique de situation fera le bonheur de ses proches. Qu'on cite ici ce mot que madame Proust eut pour réponse à cette épouse d'un collègue de son mari qui cherchait à savoir pourquoi les Proust ne déménageaient pas comme tous les autres grands médecins dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement : « Mais ma chère, nous restons dans le VIII<sup>e</sup> arrondissement car ce sont surtout là que vivent les plus grands malades. » Ou encore, dans cette correspondance nourrie, savante et joueuse qu'elle aura, tout au long de sa brève existence, aussi bien avec son fils qu'avec son époux, et précisément à l'adresse de ce dernier, toujours en congrès à l'étranger, dont elle reçoit le courrier de manière très irrégulière :

« Comme nos lettres ne peuvent jamais se répondre j'y éprouve comme quand on consulte mal le n° du catalogue au salon, et que, cherchant le nom d'un portrait, on trouve "Nature morte"<sup>1</sup>. »

Nul doute qu'un tel sens de l'humour et de la dérision ait pu profondément influencer le jeune Proust qui, dans sa correspondance comme dans *À la recherche du Temps perdu*, sera doué de la même vivacité d'esprit que sa mère. Qu'on songe ici à ce billet écrit par Proust à

l'adresse de la princesse de Clermont-Tonnerre au lendemain d'une soirée :

« Madame, je viens de remarquer que j'ai oublié chez vous ma canne, et je vous demande de la remettre au porteur du présent billet. P.S. : Excusez, je vous prie, le dérangement, je viens de la retrouver<sup>2</sup>. »

Mais l'influence de la mère de Proust va se révéler bien plus considérable dans la mesure où Proust va concevoir pour elle un attachement et une affection hors du commun qui, à la mort de sa mère, le rendra inconsolable. Jeanne Weil est plus qu'une mère pour Proust : elle constitue une pièce maîtresse de sa légende et presque une part de lui-même.

## LA MÈRE, GRANDE HÉROÏNE DE PROUST

C'est cet amour inconditionnel pour sa mère qu'il confie sans détours à l'âge de 11 ans à sa camarade Antoinette Faure, fille du futur président Félix Faure, qui le soumet au questionnaire alors en vogue en Angleterre intitulé « Confessions » et qui, après la mort de Proust, deviendra fameux au point d'être rebaptisé « Questionnaire de Proust ». À la question « Quel serait pour vous le comble du malheur ? », Proust répond : « Être séparé de maman. » Réinterrogé plus tard au même questionnaire à l'âge de quinze ans puis de vingt ans cette fois, toutes ses réponses varient sauf celle donnée à cette même question puisqu'il répond en précisant : « Ne pas avoir connu ma mère ni ma grand-mère. »

À la croisée de la bienveillance affective et de l'exigence culturelle, la mère s'impose comme la grande héroïne proustienne car, même au-delà de Jeanne Proust, la figure maternelle domine l'œuvre, à commencer par *Du côté de chez Swann*, le premier tome de *La Recherche*. En un sens, il faudrait peut-être même dire que c'est la mère qui a donné naissance à *La Recherche* comme si Proust n'était pas l'auteur mais, de manière surprenante, le fils de son propre roman.

De fait, en un vibrant hommage à la disparue, c'est sous le signe d'un amour absolu pour la mère que débute sans attendre « Combray », la première partie de *Du côté de chez Swann*. Précisons cependant d'emblée que si « Combray » raconte les épisodes clefs de l'enfance de Marcel, il ne s'agit évidemment pas de confondre le récit de Marcel, le Narrateur, avec la vie de Proust, l'auteur. L'un est un personnage qui raconte, l'autre un homme qui a vécu. Néanmoins, il convient de remarquer que paradoxalement chez Proust, l'œuvre raconte parfois mieux la vie de Proust que la vie de Proust ne sait elle-même se livrer car, comme toute existence, celle de Proust est traversée d'ombres et de manques. C'est notamment le cas de son enfance qui, parce qu'elle est avare en documents et archives, demeure une part obscure de sa vie. Nulle mention n'est ainsi faite dans sa correspondance, très mince à l'époque comme il se doit pour un jeune garçon, des drames poignants et fondateurs qui nourrissent l'ouverture d'*À la recherche du Temps perdu*. Seul « Combray » sait rendre, dans l'œuvre, la pleine mesure de cet amour infini.



*Du côté de chez Swann* raconte effectivement, à la première personne, l'éveil à la vie du jeune Marcel qui est marqué par un épisode aussi violent que sans retour : ce qu'il nomme de lui-même « le drame du coucher ». Enfant à la nervosité extrême, Marcel peine chaque soir à trouver le sommeil, se tourne et se retourne dans son lit jusqu'à ce que sa mère vienne lui donner le baiser du soir. Les soirées où « maman » ne peut monter dans sa chambre l'embrasser pour la nuit cristallisent une angoisse que rien ne saurait apaiser sinon la présence même de la mère, vécue comme rassurante. L'insomnie et l'agitation règnent sans partage. Même si lors des soirées où il avait l'air trop malheureux, ses parents avaient imaginé de lui donner une lanterne magique, jouet d'alors, qui le distrairait en

substituant « à l'opacité des murs d'impalpables irisations, de surnaturelles apparitions multicolores, où des légendes étaient dépeintes comme dans un vitrail<sup>3</sup> », Marcel éprouvait la même angoisse. Comme il le dit :

« Sans dormir, loin de ma mère et de ma grand'-mère, ma chambre à coucher redevenait le point fixe et douloureux de mes préoccupations<sup>4</sup>. »

Seule la présence de « maman » pouvait dissoudre l'angoisse car, comme Jeanne Weil, la mère était associée à la découverte de la littérature en faisant la lecture à voix haute de *François le champi* ou de *La Mare au diable* de George Sand. La mère le dit sans détours à son fils :

« Voilà mon petit jaunet, mon petit serin, qui va rendre sa maman aussi bêtasse que lui, pour peu que cela continue. Voyons, puisque tu n'as pas sommeil ni ta maman non plus, ne restons pas à nous énerver, faisons quelque chose, prenons un de tes livres<sup>5</sup>. »

Par son rôle clef dans l'heureux dénouement de la scène et parce qu'elle seule sait donner « ce baiser précieux et fragile<sup>6</sup> », la mère est la présence lumineuse de l'existence de Marcel mais aussi bien de Proust. Car si Proust ne s'est jamais directement confié sur ce drame du coucher, il a pu y faire indirectement allusion après le décès de sa mère dans une lettre à Maurice Barrès datée de janvier 1906 :

« Toute notre vie n'avait été qu'un entraînement, elle à m'apprendre à me passer d'elle pour le jour où elle me quitterait, et cela depuis mon enfance, quand elle refusait

de revenir dix fois me dire bonsoir avant d'aller en soirée, quand je voyais le train l'emporter quand elle me laissait à la campagne... Ces anxiétés qui finissaient par quelques mots dits au téléphone, ou sa visite à Paris, ou un baiser, avec quelle force je les éprouve maintenant que je sais que rien ne pourra plus les calmer<sup>7</sup>. »

Si, dans *Du côté de chez Swann*, Marcel installe l'importance de la figure maternelle, Proust oublie toutefois sciemment de donner un élément biographique clef qui permet de mieux saisir ces crises qui ébranlent son narrateur.

En effet, à la nervosité presque congénitale qui caractérise dès ses premières années l'enfant Proust, vient s'ajouter, à l'âge de 9 ans, un événement aussi inattendu que dramatique : la première crise d'asthme. Au printemps 1881, alors que la famille Proust se promène au bois de Boulogne, le jeune Proust est pris, selon les mots de Robert, son frère cadet de deux ans, « d'une effroyable crise de suffocation qui faillit l'emporter devant mon père terrifié<sup>8</sup> ». Proust se révèle soudainement et irréversiblement allergique aux pollens et à toutes les fleurs. Dès lors, l'asthme l'accompagnera toute sa vie jusqu'à finir par l'étouffer un jour de novembre 1922. Mais cet asthme qui fait également partie intégrante du mythe de Marcel Proust, ne naît peut-être pas uniquement d'une cause physique mais d'une puissance littéraire encore inaccomplie : peut-être, comme il le laissera entendre lui-même, l'asthme de Proust n'est-il que le symptôme et le signe d'une phrase qui, pendant des années et des

décennies entières, va se chercher en vain. Comme si l'œuvre tentait de trouver son propre souffle.

## **D'ILLIERS À COMBRAY EN PASSANT PAR LE PÈRE**

Cependant, si l'asthme va bientôt régir le quotidien de Proust jusqu'à en déterminer les moindres gestes, Proust choisit délibérément de ne pas en faire d'explicite mention dans son roman, de la même manière qu'il privilégie avec force la figure maternelle au détriment de la figure paternelle. Dans la vie de Proust comme dans le récit de Marcel, le père est reculé dans l'ombre. En effet, Adrien Proust, s'il fut comme chacun s'accorde à le dire un père bienveillant, se révèle être un père effacé car souvent absent en raison d'une vie professionnelle qui le partage entre, d'une part, des responsabilités croissantes comme médecin-chef à l'Hôtel-Dieu de Paris et, d'autre part, de nombreuses conférences à l'étranger comme inspecteur général des services sanitaires internationaux.

De la même manière, à la tête d'une considérable fortune qui l'autorise à un train de vie aussi conséquent qu'enviable, le père de *La Recherche* est, quant à lui, un diplomate de haut rang. Lorsqu'elle rencontre Marcel dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, madame de Villeparisis, une amie de la grand-mère, le désigne ainsi comme « le directeur au Ministère<sup>9</sup> ». Mais, au-delà de ses constants déplacements à Tolède notamment qui le rendent évanescant comme Adrien Proust, le père de *La Recherche* rappelle le grand professeur de médecine par la tendresse



qu'il éprouve pour son fils. Cet homme de peu de mots, que Marcel ne cite guère, est à l'origine pourtant à chaque fois d'une intervention salvatrice, surprenante de bonté pour un père réputé distant, à la froideur apparente.

C'est le cas notamment lors des drames du coucher quand le père déclare à la mère, devant la crise du petit :

« Mais va donc avec lui, puisque tu disais justement que tu n'as pas envie de dormir, reste un peu dans sa chambre, moi je n'ai besoin de rien. » – « Mais, mon ami, répondit timidement ma mère, que j'aie envie ou non de dormir, ne change rien à la chose, on ne peut pas habituer cet enfant... » – « Mais il ne s'agit pas d'habituer, dit mon père en haussant les épaules, tu vois bien que ce petit a du chagrin, il a l'air désolé, cet enfant; voyons, nous ne sommes pas des bourreaux ! Quand tu l'auras rendu malade, tu seras bien avancée ! Puisqu'il y a deux lits dans sa chambre, dis donc à Françoise de te préparer le grand lit et couche pour cette nuit auprès de lui. Allons, bonsoir, moi qui ne suis pas si nerveux que vous, je vais me coucher<sup>10</sup>. »

Loin d'être une redoutable statue du commandeur, le père, qu'on « eût agacé par ce qu'il appelait des sensibleries », fait preuve d'une autorité caressante et d'une sensibilité évidente que Marcel adulte évoque, bien plus tard dans *La Prisonnière* : « Sous sa froideur glaciale, il cache une sensibilité extraordinaire; ce qu'il a surtout, c'est la pudeur de sa sensibilité<sup>11</sup>. »

Mais, loin d'être effacé, c'est précisément dans « Combray » qu'indirectement Proust rend hommage à